

Sebastian Brant (1458-1521)

La Nef des fous (1494)

(trad. Nicole Taubes, Éditions José Corti)

Je mène la danse des fous

Car suis bien entouré de livres

Point lus, auxquels je n'entends rien.

Des livres inutiles

Si je suis en proue de la nef

Ce n'est pas sans juste raison

Et salut à qui bien m'entend :

Je m'appuie sur ma librairie

En ma maison j'ai force tomes.

Qu'importe si n'y entends mie¹ :

Je les tiens en très haute estime,

Les époussette, les émouche.

Entendant parler savamment,

Je dis : « j'ai tout cela chez moi ».

Il me suffit pour être aux anges

D'avoir autour de moi mes livres.

On dit que Ptolémée² avait

Tous les livres du monde entier

Et les tenait pour son trésor

Il les rangeait sur les rayons

Et n'en était pas plus savant.

J'ai autant de livres que lui :

Du diable si jamais je lis !

Qu'irais-je m'altérer l'esprit

M'empêcher d'amas de savoir ?

L'étude encombre de chimères !

Ne puis-je pas en grand seigneur

Payer, qu'on s'instruise à ma place ?

Et quoique j'aie l'esprit obtus

Lorsque je suis parmi des doctes³

Je sais dire en latin : « Ita⁴ ! »

Mais dans le registre allemand
Suis plus à l'aise qu'en latin.

Je sais que vin se dit *vinum*

Cocu *guckus*, *stulus* crétin,

Me fais appeler « docte sire » :

Je n'ai qu'à cacher mes oreilles

Nul n'y verra l'âne au meunier.

Stendhal (1783-1842)

Vie de Henry Brulard (1835-1836)

(Gallimard, Folio n° 447)

Stendhal raconte sa découverte de Don Quichotte qui lui permet de connaître à nouveau la gaieté après le décès de sa mère.

J'étais donc fort sournois, fort méchant, lorsque dans la belle bibliothèque de Claix je fis la découverte d'un *Don Quichotte* français. Ce livre avait des estampes¹ mais il avait l'air vieux et j'abhorrais² tout ce qui était vieux, car mes parents m'empêchaient de voir les jeunes et ils me semblaient extrêmement vieux. Mais enfin je pus comprendre les estampes qui me semblaient plaisantes : Sancho Pança monté sur son bât³ lequel est soutenu par quatre piquets, Ginès de Passamont a enlevé l'âne.

Don Quichotte me fit mourir de rire⁴. Qu'on daigne réfléchir que depuis la mort de ma pauvre mère je n'avais pas ri, j'étais victime de l'éducation aristocratique et religieuse la plus suivie. Mes tyrans ne s'étaient pas démentis un moment. On refusait toute inviation. Je surprenais souvent les discussions dans lesquelles mon grand-père était

d'avis qu'on me permit d'accepter. Ma tante Séraphie faisait opposition en termes injurieux pour moi, mon père qui lui était soumis faisait à son beau-père des réponses jésuitiques¹ que je savais bien n'engager à rien. Ma tante Elisabeth haussait les épaules. Quand un projet de promenade avait résisté à une telle discussion, mon père faisait intervenir l'abbé Raillane² pour un devoir dont je ne m'étais pas acquitté la veille et qu'il fallait faire précisément au moment de la promenade.

Qu'on juge de l'effet de *Don Quichotte* au milieu d'une si horrible tristesse ! La découverte de ce livre, lu sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre dont le terrain s'enfonçait d'un pied, et là je m'asseyais, est peut-être la plus grande époque de ma vie.

Qui le croirait ? mon père, me voyant pouffer de rire, venait me gronder, me menaçait de me retirer le livre, ce qu'il fit plusieurs fois, et m'emménait dans ses champs pour m'expliquer ses projets de *réparations* (bonifications, amendements).

Troublé même dans la lecture de *Don Quichotte*, je me cachais dans les charmilles, petite salle de verdure à l'extrémité orientale du *clos* (petit parc), enceinte de murs.

1. Si n'y entends mie : si je n'y comprends rien.
2. Ptolémée : fondateur légendaire de la bibliothèque d'Alexandrie.
3. Les doctes : les savants, les intellectuels.
4. Ita : ainsi, oui.

1. Estampes : illustrations.
2. J'abhorrais : je détestais.
3. Bât : dispositif harnaché sur le dos des bêtes de somme pour transporter leur charge.
4. Vous trouverez deux extraits de *Don Quichotte* dans la troisième partie de cette anthologie.

1. Jésuitiques : hypocrisies.
2. Cet abbé est le précepteur de l'enfant.

Guy de Maupassant (1850-1893)

Pierre et Jean (1888)

(Gallimard, Folio plus classiques n° 43)

Le roman

Le lecteur, qui cherche uniquement dans un livre à satisfaire la tendance naturelle de son esprit, demande à l'écrivain de répondre à son goût prédominant, et il qualifie invariablement de remarquable ou de *bien écrit* l'ouvrage ou le passage qui plaît à son imagination idéaliste, gaie, grivoise, triste, rêveuse ou positive¹.

En somme, le public est composé de groupes nombreux qui nous crient :

- Consolez-moi.
- Amusez-moi.
- Attendez-moi.
- Attendez-moi.
- Faites-moi rêver.
- Faites-moi rire.
- Faites-moi frémir.
- Faites-moi pleurer.
- Faites-moi penser.

Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste :

- Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament.

L'artiste essaie, réussit ou échoue.

Le critique ne doit apprécier le résultat que suivant la nature de l'effort ; et il n'a pas le droit de se préoccuper des tendances.

Cela a été écrit déjà mille fois. Il faudra toujours le répéter.

[...]

Contester le droit d'un écrivain de faire une œuvre poétique ou une œuvre réaliste, c'est vouloir le forcer à modifier son tempérament, récuser son originalité, ne pas lui permettre de se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature lui a donnés.

[...]

Laissons-le libre de comprendre, d'observer, de concevoir comme il lui plaira, pourvu qu'il soit un artiste. Devenons poétiquement exaltés pour juger un idéaliste et prouvons-lui que son rêve est médiocre, banal, pas assez fou ou magnifique.

[...]

Le romancier qui transforme la vérité constante, brutale et déplaisante, pour en tirer une aventure exceptionnelle et séduisante, doit, sans souci exagéré de la vraisemblance, manipuler les événements à son gré, les préparer et les arranger pour plaire au lecteur, l'émouvoir ou l'attendrir. Le plan de son roman n'est qu'une série de combinaisons ingénieuses conduisant avec adresse au dénouement. Les incidents sont disposés et gradués vers le point culminant et l'effet de la fin, qui est un événement capital et décisif, satisfaisant toutes les curiosités éveillées au début, mettant une barrière à l'intérêt, et terminant si complètement l'histoire racontée qu'on ne désire plus savoir ce que deviendront, le lendemain, les personnages les plus attachants.

Le romancier, au contraire, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendre, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. À force d'avoir vu et médité il regarde l'univers, les choses, les faits et les hommes d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de l'ensemble de ses observations réfléchies. C'est cette vision personnelle du monde qu'il cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre. Pour nous émouvoir, comme il l'a été lui-même par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance. Il devra donc composer son œuvre d'une manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, de découvrir ses intentions.

préface de Pierre et Jean

1. Qui donne une préférence aux faits, à la réalité.